



# YAO

De Philippe Godeau

Depuis son village au nord du Sénégal, Yao est un jeune garçon de 13 ans prêt à tout pour rencontrer son héros : Seydou Tall, un célèbre acteur français. Invité à Dakar pour promouvoir son nouveau livre, ce dernier se rend dans son pays d'origine pour la première fois. Pour réaliser son rêve, le jeune Yao organise sa fugue et brave 387 kilomètres en solitaire jusqu'à la capitale. Touché par cet enfant, l'acteur décide de fuir ses obligations et de le raccompagner chez lui. Mais sur les routes poussiéreuses et incertaines du Sénégal, Seydou comprend qu'en roulant vers le village de

Ses précédents long-métrages nous l'ont déjà démontré (*Le dernier pour la route* racontait le combat contre la dépendance à l'alcool d'un grand patron de presse, suivi quatre ans plus tard de *11.6* très directement inspiré de l'histoire du convoyeur de fonds Toni Muslim) : Philippe Godeau situe invariablement ses récits entre réalité et fiction, son but étant, à travers le cinéma, d'espérer faire découvrir des univers ou des coutumes mal connus et de les rendre plus proches.

Ayant souvent rendu visite à son père qui travaillait au Mali alors qu'il n'était qu'un enfant, il a côtoyé très tôt une culture et un quotidien bien éloignés de sa vie de jeune occidental. Inspiré par cette différence, il souhaite aujourd'hui nous faire partager ces valeurs qui l'ont touché et parlent du sens de la famille, du partage, de l'accueil et de la foi à travers ce road movie exotique ; loin de l'image touristique du Sénégal, il nous présente sans afféterie les paysages et la réalité du continent africain, de Dakar à Kanel, petit village du Nord dont est originaire le jeune héros du film, en passant par Saint-Louis ou Thiés.

Le réalisateur/scénariste/producteur délaisse alors François Cluzet, son acteur fétiche pour se tourner vers le plus célèbre représentant de la diversité culturelle française. Car qui mieux qu'Omar Sy pouvait se glisser dans la peau de ce « bounty » (surnom que lui octroie le jeune Yao), noir à l'extérieur et blanc à l'intérieur qui ne manque pas de soulever la difficulté d'identité de ceux qui, nés en France sont considérés comme Français dès qu'ils retournent dans leur pays d'origine mais sont qualifiés d'étrangers au moment de regagner leur pays d'accueil ? Derrière Seydou, cet acteur à succès, fils d'immigrés africains, venus faire la promotion d'un ouvrage relatant sa jeunesse dans une cité des Yvelines, il est difficile de ne pas imaginer l'ombre d'Omar Sy. Pourtant, peu d'éléments nous sont livrés sur la vie de cette gloire du cinéma français, si ce n'est que cet homme vit confortablement, qu'il est bousculé par le temps, qu'il n'est pas vraiment heureux malgré ce que son statut pourrait laisser supposer et surtout qu'il vient de se séparer de sa femme et qu'alors qu'il avait projeté de faire découvrir le pays de ses ancêtres à son fils, il fera le voyage seul. Si d'un point de vue européen, il a tout du conquérant, son arrivée dans une Afrique dont il n'appréhende guère les us et coutumes

le contraint à une humilité et un dépouillement qui paradoxalement lui laisseront le temps d'enfin remplir son rôle de père par enfant interposé.

Après ses récentes interprétations de *Knock* et *Le flic de Belleville* dont ne ressortaient que cabotinage et outrance, Omar Sy retrouve une saine sobriété faite d'émotion contenue et de pudeur qui sied tout juste à Seydou tout à l'écoute de ce jeune guide qu'est Yao, sans qui il lui serait impossible de partir à la reconquête de ses racines. Il partage assurément la vedette avec Lionel Louis Basse, un gamin lumineux, image d'un Sénégal espiègle mais néanmoins avide de culture, tout en ne rechignant pas à la resquille avec la complicité bon enfant de sa voisine de transport en commun. La rencontre de ces deux personnalités qui se nourrissent l'une de l'autre constitue la base d'une réelle sincérité qui ne se démentira jamais tout au long du récit.

Existant par et pour celui qui en 2016 fut désigné personnalité préférée des Français, le film se doit de nous servir tout ce qui a fait sa marque de fabrique : son sourire éclatant, son corps toujours en mouvement, quelques vanes bien placées. Pour arriver à caser tout ça, il convient d'étirer le scénario et de multiplier des situations plus ou moins cocasses. Le voyage retrouve ses couleurs grâce à l'arrivée de Gloria (Fatoumata Diawara), chanteuse libre et lucide, symbole d'une Afrique en route vers la modernité pour s'achever sur une note de spiritualité particulièrement émouvante.

Dédié à Jacques Godeau et à Demba Sy, *Yao* peut se prévaloir de rendre un hommage appuyé à la paternité, la transmission et la richesse de la différence. **aVoir-aLire**



Lionel Louis Basse



## Omar Sy

c'est lui. C'est peut-être la première fois qu'on le voit comme ça. Comme s'il ne jouait pas. Comme s'il avait cessé d'être un personnage, non seulement celui du film, mais celui que la notoriété lui a prêté. L'image du grand gars qui vanne, façon SAV sur Canal Plus, sa série télé quand il amusait par des clowneries avec Fred Testot, de 2005 à 2012. L'image du grand gars qui vanne et qui danse, comme dans *Intouchables* (2011) de Toledano et Nakache, ce rôle qui lui a valu le César du meilleur acteur. Il est sympa, Omar Sy, il se marre, il est affable, il est au top des classements de personnalités préférées des Français.

Bien sûr, il a eu des rôles sérieux, même en clown *Chocolat* (2016). Roschdy Zem y parlait de la condition de l'artiste de couleur : Chocolat, ancien esclave affranchi venu de Cuba, avait été le premier artiste noir de la scène française dans le Paris de la Belle Époque ; Rafael Padilla, de son vrai nom, a depuis été oublié. Omar Sy en jouant Chocolat, amuseur au destin tragique, pouvait défendre l'idée nécessaire de plus de diversité, ce grand souci contemporain du cinéma. La discrimination, l'exclusion, l'altérité : ce que racontait le film l'avait touché, lui, le fils d'immigré africain qui a grandi à Trappes, dans les Yvelines.

« Chocolat, c'est moi », avait dit Omar Sy. Soit un artiste qui veut exister autrement, arracher l'étiquette qu'on lui a collée. Mais être lui ? Omar Sy n'aura jamais été aussi proche de lui-même que dans *Yao*, un autoportrait en forme de conte naïf, qui l'engage intimement, mais aussi financièrement – il est le producteur de ce récit personnel réalisé par Philippe Godeau.

Dans *Yao*, un acteur français célèbre revient au Sénégal, sur la terre de ses ancêtres. Il croise la route d'un petit garçon qui en a fait son héros. Ensemble, ils font un bout de chemin à travers le Sénégal. C'est ici le pays du père d'Omar Sy, son histoire enracinée. À l'écran, ça se voit : Omar Sy paraît avoir les yeux de l'enfant du pays qui l'accompagne (Lionel Louis Basse) et voit en lui une figure de père. La grande carcasse de l'acteur a quelque

chose de penché, haute silhouette à l'épaisseur fragile, comme s'il se recueillait sur un tombeau familial. Il n'y a plus d'artifice dans son jeu, que sa vérité personnelle, ses émotions propres. Il est sérieux, grave, très ému. Ce film est un film d'homme, un film de vie, un film sans doute imparfait, pas du grand cinéma, mais d'une sincérité touchante. Omar Sy, c'est lui et il ne ment plus.

Bande à part

**A**u premier abord, la trame comme le propos humaniste pourront sembler convenus et écrits sur mesure pour Omar Sy. Mais si on reçoit ce film comme un conte proposant, en douceur et avec humour, une réflexion sur l'identité et l'altérité, un plaisir bienveillant nous emporte. On découvre alors que l'écriture est plus fine qu'il n'y paraît. Outre d'être parfaitement vues et documentées, les anecdotes locales sont en effet loin d'être toujours bienpensantes.

Ensuite, il y a cette superbe symbolique autour de l'arbre et du livre. Moyen de transmission hors du temps où on palabre et se ressource pour le premier, intellectuel et fantasmatique pour le second, à l'instar de l'émouvante image finale où Yao, fils de substitution, a posé son ouvrage biographique et rafistolé sur Seydou à destination de Nathan, le fils biologique de ce dernier.

Enfin, la mer et le fleuve ressortent comme des étapes épuratives tout comme le "signe" (laissé par l'invisible) s'avère aussi important que la trace (analysée par la raison).



Ainsi, au fil de la narration, l'horizontalité des paysages apparaît comme le contrepoint judicieux de la verticalité des aspirations des personnages rapprochant, au terme de cette double itinérance, Yao, qui rêve d'écrire, de Seydou, acteur ayant peu lu. Mais aussi Seydou, le Bounty car blanc sous son enveloppe noire, de ses racines.

Un jeu de miroirs vivifié par la musique de M, dont les sonorités, alternant country, folk et musique africaine, rythment et enveloppent, sans redondance, les mouvements de caméra et les changements d'univers pour s'achever sur un généreux message d'ouverture à la "différence qui unit" qu'on aurait bien tort de boudier.

Les Fiches du Cinéma

